



URSULA POZNANSKI

RAPACES

MILAN

RAPACES



URSULA
POZNANSKI

Dédicace



RAPACES

Traduit de l'allemand (Autriche) par Florence Quillet

© Loewe Verlag GmbH, Bindlach.
Cet ouvrage a été proposé à l'éditeur français par l'agence EDITIO DIALOG, Lille,
et a été publié avec l'aide de l'État autrichien (département II/5 Littérature et édition).
Pour la traduction française :
© Éditions Milan, 2020
1, rond-point du Général-Eisenhower, 31101 Toulouse Cedex 9, France.

Ont collaboré à l'édition française de cet ouvrage :
Corrections : Claire Debout
Maquette : Petits Papiers

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays. Toute reproduction,
même partielle, de cet ouvrage est interdite. Une copie ou reproduction par quelque
procédé que ce soit, photographie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre,
constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957
sur la protection du droit d'auteur.
Loi 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Dépôt légal : mai 2020
ISBN : 978-2-4080-xx-xx-x

MILAN

1 ●

Le train s'arrêta brusquement, comme si le conducteur de la locomotive, d'abord tenté de franchir la gare de Rotenheim à toute vitesse, ne s'était résolu à actionner le frein qu'à la toute dernière minute.

« On comprend pourquoi », observa Jonas, que la secousse avait pourtant failli jeter par terre.

Du gris, rien que du gris. Les rues, les maisons, le temps, tout était gris. Et contrastait singulièrement avec les photos de la brochure sur papier glacé que la très prestigieuse Victor Franz Hess Private University lui avait fait parvenir en même temps qu'une invitation personnelle assortie du formulaire d'inscription.

Serrant un peu plus fort sa valise en aluminium dans sa main, Jonas épaula son sac à dos et descendit sur le quai. Une bruine fine et glacée le transperça aussitôt.

Pas de trace des Müller. « Ben tiens », songea Jonas avec amertume. Pour une fois que le train était à l'heure, sa famille d'accueil avait trouvé le moyen d'être en retard ! D'ailleurs, le contraire l'aurait étonné : cela n'aurait été conforme ni au paysage ni à l'invariable morosité de son existence en général.

Poussant un soupir, il suivit le flot des voyageurs dans le hall et tendit le cou à la recherche de ses hôtes. Silvia et Martin

Müller. Il avait regardé leur profil sur Facebook et leurs visages lui avaient paru d'une banalité affligeante. Personne. Peut-être avaient-ils jeté un coup d'œil par la fenêtre le matin en se levant, et ce qu'ils avaient vu les avait tellement déprimés qu'ils avaient décidé de mettre prématurément fin à leurs jours ?

– Sage décision ! murmura Jonas en se postant sous l'auvent devant la gare, à peu près à l'abri de la pluie qui tombait maintenant à verse.

Cinq minutes passèrent. Puis dix. En proie à une violente irritation, il prit son smartphone dans sa poche et sélectionna le numéro de Silvia Müller, qu'il avait pris soin d'entrer dans ses contacts avant de partir.

À la quatrième sonnerie, la messagerie vocale s'enclencha, et une voix flûtée et faussement enjouée débita le refrain habituel :

« Bonjour, je ne suis pas disponible pour l'instant, mais laissez-moi un message après le bip sonore et je vous rappellerai ! »

Oubliant toutes ses bonnes résolutions, Jonas donna libre cours à sa mauvaise humeur :

– Allô, ici Jonas Wolfram, ça vous dit quelque chose ? Le garçon que vous étiez censée venir chercher à la gare à 16 h 25 ! C'est ce qui était convenu avec mes parents, en tout cas. Mais pas de problème : j'ai à côté de moi un type qui me propose de l'aider à descendre ses deux litres de bibine, donc c'est cool, surtout ne vous gênez pas, prenez votre temps.

À l'instant même où il raccrocha, il regretta son arrogance. Toujours cette maudite impulsivité... Pourquoi son intelligence, qui lui avait valu à dix-sept ans tout juste d'être recruté, bourse à l'appui, par l'une des meilleures universités du pays, le laissait-elle en plan dans les situations les plus banales de la vie quotidienne ?

Son smartphone à la main, il attendit que Silvia Müller le rappelle en se demandant quelle excuse valable il pourrait invo-

quer. Sachant qu'au fond, il se moquait pas mal de l'avoir au téléphone. Ce qu'il aurait voulu, c'était qu'elle le contacte par un autre canal.

Il refit son numéro, cette fois via une application bien particulière, et tapa le message suivant :

Suis à la gare mais ne vous ai pas trouvée.

J'espère qu'il n'y a pas de problème.

À tout de suite. Jonas Wolfram

Deux minutes plus tard, un signal sonore l'avertit qu'il avait reçu un SMS.

Désolée. J'arrive tout de suite. 5 min, 10 maximum.

Me réjouis de faire ta connaissance. Silvia

Jonas esquissa un sourire. Elle avait répondu ! Désormais, il la tenait. Elle le connaîtrait, certes. Mais jamais comme il la connaîtrait *elle*.

Il hésita à appeler l'université pour prendre rendez-vous avec le président de l'université. Le professeur Carl Schratter, docteur en mathématiques. À en croire la photo de lui sur la page d'accueil du site de l'institution, ce devait être un homme ouvert, au nez assez proéminent et aux cheveux blonds grisonnants soigneusement rabattus en arrière. En fin de semaine précédente, il avait envoyé à Jonas un mail de bienvenue dans lequel il lui disait combien il se réjouissait d'accueillir un élément aussi brillant dans son établissement et l'invitait à venir se présenter dès son arrivée.

Sympa, ce Schratter. Il l'appréciait à sa juste valeur.

Jonas allait décrocher son téléphone lorsque Silvia Müller accourut au coin de la rue, complètement échevelée.

– Jonas ? l'apostropha-t-elle. Pardon pour le retard !

Elle tendit la main pour lui prendre sa valise. D'instinct, il eut un mouvement de recul.

– Je m’en charge, résista-t-il au risque de paraître impoli. Ce n’est pas lourd, je peux la porter tout seul.

Elle regarda autour d’elle avec inquiétude.

– Comme tu voudras, répondit-elle en affichant un sourire forcé, l’air de se rappeler que les circonstances l’exigeaient. Tes affaires sont déjà à la maison. Trois valises et trois sacs, si je ne me trompe.

– C’est bien ça, confirma-t-il, surpris par l’extrême nervosité qui émanait d’elle.

Plissant les yeux, il l’examina des pieds à la tête. Pourquoi était-elle si stressée ?

– Un souci ?

Elle réfléchit une seconde de trop avant d’expliquer :

– Ma voiture est tombée en panne. Mon mari me répète depuis des mois que je devrais la faire réviser, mais j’ai laissé traîner les choses, et voilà. Il va être furieux, mais je ne peux m’en prendre qu’à moi.

– Vous auriez pu me passer un coup de fil pour me prévenir, observa Jonas sèchement.

Elle battit des cils. Voilà qui ne lui avait pas effleuré l’esprit, visiblement.

– Tu as raison, j’aurais dû. Excuse-moi, je suis désolée.

Il la suivit sans mot dire jusqu’à la voiture et insista pour charger lui-même la valise dans le coffre.

Tandis qu’ils quittaient le parking, il lui vint une idée.

– J’ai laissé un message sur votre boîte vocale, il y a un peu plus d’une demi-heure. Vous l’avez écouté ?

Elle lui jeta un regard de côté et fit non de la tête.

– Alors, autant l’effacer direct. Maintenant que je vous ai trouvée, pas la peine de vous embêter avec ça.

La maison peinte dans deux bleus différents était entourée d’un jardinet tiré au cordeau. Plus commun et petit-bourgeois

que ça, tu meurs. Jonas fit rapidement l’inventaire : haie de thuyas, nichoir à oiseaux, barbecue préfabriqué, piscine de la taille d’une baignoire... tout y était. Ne manquaient que les nains de jardin, une lacune que Jonas se promit de rattraper à l’occasion.

– Attends ici une seconde ! commanda Silvia Müller en introduisant la clé dans la serrure, qui semblait grippée. J’aimerais vérifier que tout est en ordre, tu veux bien ?

Lui souriant, elle ajouta pour se justifier :

– La première impression, c’est important...

Il se mordit la lèvre pour ne pas éclater de rire. Son opinion était déjà faite, et il ne voyait pas comment il pourrait en changer. Il avait poireauté près d’une heure à la gare, ce n’étaient pas deux ou trois chaussettes par terre qui feraient une différence !

Cette fois, il n’eut pas longtemps à attendre.

– C’est bon, dit Silvia en revenant moins d’une minute plus tard, tu peux entrer. Bienvenue à la maison, j’espère que tu t’y sentiras bien, Jonas. Et tant que nous y sommes, je propose qu’on se tutoie, d’accord ? Et appelle-moi par mon prénom, ce sera plus simple.

Ne sachant que répondre, il serra la main qu’elle lui tendait.

– Ta chambre est au premier. Libre à toi de la décorer à ta guise. Si tu veux accrocher des posters, pas de problème. La connexion Internet est excellente, tu verras.

Jonas se moquait éperdument de ses quatre murs. Par contre, le wifi était quasi existentiel.

– Merci euh... Silvia. Dans ce cas, je vais m’installer.

Elle le précéda dans l’escalier. Parvenue sur le palier, elle ouvrit la première porte à gauche.

– Voilà, c’est ici. La salle de bains est en face. Tu la partageras avec Kerstin.

Ah oui, Kerstin... Jonas savait que les Müller avaient une fille de vingt-deux ans, mais il avait presque oublié son existence. Pas de chance. Il risquait de devoir batailler ferme pour accéder à la salle de bains.

Après avoir fait signe à son hôtesse qu'elle pouvait se retirer, il pénétra dans la chambre. Pas grande, mais ça irait. En revanche, l'ours en peluche calé sur son oreiller n'y resterait pas une seconde de plus. Il le remisa dans l'armoire.

Ses bagages, expédiés huit jours avant, étaient alignés en rang d'oignons devant la fenêtre. Jonas plaça ses écouteurs dans ses oreilles, mit la musique à fond et commença à débâler ses affaires.

– Tu vas te faire hacher menu ! prédit Kerstin au dîner en enroulant ses spaghettis autour de sa fourchette.

– Qu'est-ce que tu racontes, Kerstin ? la rabroua sa mère, si choquée qu'elle en laissa tomber ses couverts. Pourquoi Jonas aurait-il des problèmes ? La Victor Franz Hess Private University est la meilleure du pays. Ceux qui la fréquentent sont la crème de la crème, on peut espérer qu'ils ont du savoir-vivre !

– C'est un repaire de serpents, tu veux dire ! rétorqua Kerstin. Quant à ce blanc-bec... non mais tu l'as entendu ? Un M. Je-sais-tout qui se croit sorti de la cuisse de Jupiter ! Ils le verront comme un rival à éliminer et lui rendront la vie impossible. Surtout qu'il bénéficie d'un traitement de faveur : arriver quatre semaines après la rentrée, ça la fout mal.

Jonas haussa les épaules.

– Je ne vois pas pourquoi tu t'énerves : je n'ai fait que répondre à vos questions. Par des phrases correctes et grammaticalement justes, c'est vrai, mais si une formulation soi-

gnée suffit à faire de moi un M. Je-sais-tout, je me demande si cette fac est aussi élitiste qu'on le dit.

– Génial ! s'esclaffa Kerstin. C'est cool que tu sois là. Je sens que je vais bien me marrer.

Martin Müller, qui n'avait pas desserré les dents de la soirée, leva le nez de son assiette.

– Je vois que tu fais grand cas de ton université, Kerstin, bougonna-t-il. J'apprécie. Sachant le mal que ta mère et moi nous nous donnons pour t'offrir tes études...

Oh non, pas le numéro des parents martyrs !

Pour la première fois, Jonas éprouva un peu de sympathie pour Kerstin. Avec des parents comme les siens, elle n'était vraiment pas gâtée. Il jeta un regard en coin à Silvia qui tirait une tête d'enterrement, et détourna les yeux avec dégoût.

« Le mal que nous nous donnons ». Était-ce lui dont il était question ? Ils s'étaient déclarés prêts à l'accueillir moyennant un loyer substantiel. Ce qu'il ne manquerait pas de leur rap-peler le cas échéant.

– J'espère ne pas être une charge pour vous, déclara-t-il d'une voix suave qui fit sourciller M. Müller.

– Bien sûr que non, gronda celui-ci en regardant par la fenêtre, l'air de penser à autre chose. Merci pour ton dîner, Silvia. Délicieux, comme d'habitude. Et maintenant, si vous voulez bien m'excuser, je monte me coucher.

Jonas attendit que ses pas aient fini de retentir dans l'escalier pour annoncer :

– Je crois que je vais faire pareil. J'ai eu une longue journée, et celle de demain risque de ne pas être de tout repos non plus.

Il sortit de table sans attendre la réponse ni prendre la peine de débarrasser, monta les marches quatre à quatre, s'engouffra dans sa chambre et ferma à double tour derrière lui.

Enfin seul !

S'agenouillant devant son lit, il tira la valise en aluminium dissimulée dessous. Elle était cadenassée, la clé était en lieu sûr et le resterait jusqu'à nouvel ordre. Un bref instant, il fut tenté de l'ouvrir, mais préféra la remettre à sa place. Car il n'avait encore personne sur qui lancer Élanion !

2 ●

– Le président de l'université est occupé ! dit la secrétaire, dont le visage rouge de confusion arracha à Jonas un sourire compatissant.

Lorsqu'il avait frappé une première fois à la porte, elle lui avait paru très pâle. Il n'avait pas voulu la stresser mais, à présent, il y avait une demi-heure qu'il attendait dans les couloirs de l'administration, et il n'avait pas l'intention d'y passer la journée.

– J'avais rendez-vous à 10 heures ! se plaignit-il.

La jeune femme rabattit une mèche derrière son oreille, ouvrit la bouche pour dire quelque chose mais la referma aussitôt, alertée par un vacarme épouvantable en provenance du bureau attenant. Comme si quelqu'un avait renversé une table ou fracassé une chaise contre le mur.

– Espèce d'abruti ! tonna une voix masculine. Est-ce que vous réalisez ce que ça signifie ?

Jonas se pinça les lèvres. Un type sympathique, dis donc, ce Schratter ! Bizarre... ses mails lui avaient pourtant donné une impression très différente. Du coup, ce n'était sans doute pas le moment de le déranger...

– Il vaudrait peut-être mieux décaler le rendez-vous, suggéra la secrétaire d'un ton gêné en attrapant un gros agenda en cuir.

Monsieur le président a beaucoup de soucis en ce moment. Voyons ce que je peux vous proposer... Mmh... demain, vendredi. Même heure. Ça irait ?

Jonas opina.

– Parfait.

De l'autre côté de la porte lui parvenait le bruit de quelqu'un parlant tout bas, sur un ton en apparence contrit. Sans doute l'abruti qui plaidait sa cause. Hélas, Jonas avait beau tendre l'oreille, il ne comprenait rien de ce qui se disait derrière la cloison.

– Si vous avez le moindre souci, venez me trouver, dit la jeune femme en griffonnant une note sur un post-it.

Voyant qu'il louchait en direction du bureau, elle prit une chemise cartonnée grise sur un coin de sa table et ajouta avec empressement :

– Tenez, voici votre dossier. Vous y trouverez toutes les informations nécessaires : votre programme pour ce semestre, vos lieux et horaires de cours, les dates d'examen, les noms de vos enseignants ainsi que leurs coordonnées...

Le dévisageant du coin de l'œil, elle conclut avec une mimique amusée :

– Si vous êtes aussi doué que vous le prétendez, vous devriez pouvoir vous débrouiller avec ça.

Cette phrase, Jonas la connaissait par cœur ! Et elle lui faisait toujours autant plaisir. Oui, quand on planait au-dessus de la mêlée, on n'avait pas besoin qu'on vous mâche le travail.

Il sortit sans dire ni au revoir ni merci, plongé dans ses documents. Mathématiques fondamentales... Calcul différentiel et intégral... Bases de l'algèbre linéaire... Introduction à l'informatique... Introduction à la programmation structurée... Misère, ils l'avaient inscrit en première année ! Ce n'était pourtant pas ce qui était convenu : ces matières, c'était du B. A. BA.

Il avait déjà tout lu sur le sujet pendant ses années de lycée, il ne ferait que perdre son temps avec ça.

Il feuilleta le dossier d'une main fébrile. Les matières plus difficiles venaient plus tard, lorsqu'on commençait à aborder des problématiques plus complexes, comme le développement et l'analyse d'algorithmes, ou les fondements théoriques du codage et de la cryptographie.

Domage que le recteur ait été si occupé à engueuler ses subordonnés. Sans quoi Jonas aurait pu lui rappeler qu'il était censé sauter les deux premiers semestres et entrer directement en deuxième année.

Il soupira. Vingt minutes plus tard commençait un cours de modélisation mathématique à destination des étudiants en troisième année. Rien n'interdisait qu'il y assiste. Le thème l'intéressait, et s'il avait du mal à suivre, eh bien, ce serait au moins une expérience intéressante...

D'après le plan fourni avec les documents, l'Institut de mathématiques appliquées était à deux cents mètres de l'endroit où il se trouvait. Parfait. Il était là pour étudier, alors autant commencer tout de suite. Au pire, s'il s'ennuyait, il pourrait toujours réfléchir à la façon d'améliorer les performances et la stabilité d'Élanion, déjà excellentes, mais encore perfectibles.

Or la perfection était l'exigence minimale.

Bien sûr, quand il entra dans l'amphi, tous les regards se braquèrent sur lui. Amusés, irrités ou condescendants, comme si chacun se demandait ce qu'il faisait là.

Les étudiants devaient tous avoir dans les vingt-deux ou vingt-trois ans, soit quatre à cinq de plus que lui. Jonas avait bien conscience que cela représentait un écart important. Et ce n'était pas tout : indépendamment de leur âge, certains venaient de familles richissimes à qui cela ne posait visiblement aucun

problème d'offrir à leurs rejetons des études à plusieurs dizaines de milliers d'euros l'année. Des fils et des filles d'oligarques russes, de grands industriels américains, ou de milliardaires du pétrole de la péninsule arabique. Certains dans la salle arbo-raient à leur poignet une montre de luxe au moins aussi chère qu'une voiture.

Mmh, ce ne serait pas facile. Si au moins Jonas avait paru plus vieux que son âge, comme certains... Hélas, c'était loin d'être le cas.

Interrompant sa conversation avec son voisin de devant, un étudiant tenta de l'arrêter.

– Désolé, petit, je crois que tu t'es trompé d'amphi.

Jonas avait l'habitude. Il ne se laissa pas démonter.

– Le cours de modélisation mathématique, c'est bien ici ?

Il connaissait la réponse.

– Donc non, je ne me trompe pas, enchaîna-t-il en tapotant l'épaule du garçon.

Apercevant une place au deuxième rang, il alla s'y asseoir et posa son sac à côté de lui. Des rires fusèrent dans son dos. Le coup du geste amical avait été une erreur. L'autre ne lui pardonnerait pas cette familiarité.

– Hé, minus !

Devant lui se dressait un grand gaillard d'un mètre quatre-vingt-dix avec une barbe de trois jours et un sourire en coin à faire tomber les filles. Contrairement à d'autres, lui ne portait pas de montre de marque.

« Minus. » Ben voyons...

– Je m'appelle Jonas.

– Haha. Écoute, Jonas, on n'est pas dans une cour de récréation, ici. Et on n'a pas l'habitude non plus d'accueillir les petits frères et les petites sœurs. Alors, je ne sais pas comment tu as échoué ici, mais ta nounou est priée de venir te chercher.

Quoique avec effort, Jonas afficha un sourire tranquille.

– Excuse-moi, je n'ai pas saisi ton nom ?

L'autre eut un frémissement imperceptible à la commissure des lèvres. Jonas crut qu'il allait éclater de rire – ou s'énerver pour de bon – mais il resta de marbre.

– Aron. Je m'appelle Aron.

C'était le moment de tendre la main, de répondre gentiment et d'expliquer les choses de façon polie, Jonas le savait. De la modestie. Des faits. C'était à la portée de n'importe qui. Sauf qu'au moment d'ouvrir la bouche, son naturel insupportable reprit le dessus.

– Enchanté, Aron. Pour ta gouverne, sache que je n'ai pas atterri ici par erreur. Je prends peut-être un peu d'avance, je ne suis qu'en première année, c'est vrai, mais tu conviendras avec moi que le programme des premiers semestres est de la rigolade. Du coup, j'ai eu envie d'assister à un cours où j'ai une chance d'apprendre quelque chose, pour une fois.

Rabattant ses cheveux en arrière, il poursuivit sur sa lancée :

– D'accord, je n'ai que dix-sept ans mais je suis supérieurement intelligent. C'est tout juste si on ne m'a pas supplié d'accepter une bourse pour que j'étudie ici.

Jonas avait conscience qu'il s'enfonçait un peu plus à chaque phrase. Il aurait fallu qu'il se taise et fasse semblant de rire de sa bonne blague, hélas il était incapable de s'arrêter. C'était plus fort que lui.

– Je suis curieux de voir quel niveau vous avez. Au fait, je ne t'ai pas dit, mais si un point te donne du fil à retordre, je donne des cours de soutien. À un prix très raisonnable. Alors, ne te gêne pas...

Les bras croisés sur sa poitrine, Aron hocha la tête :

– Ma parole, tu es malade !

– Ni plus ni moins que la moyenne.

Du coin de l'œil, Jonas vit arriver quelqu'un d'encore jeune, mais un peu plus âgé que les autres. Ce devait être le prof.

– Tant pis pour toi, conclut Aron. Si tu préfères que Lichtenberger te flanque lui-même à la porte...

Jonas se détendit. En général, il avait moins de difficultés à s'entendre avec les adultes qu'avec ses congénères. De prime abord, ce Lichtenberger avait l'air sympathique. C'était un homme élancé, plutôt beau gosse, cheveux bruns, carrure d'athlète, en jean et pull-over à col roulé. Étrangement, ses gestes ne collaient pas avec le personnage. Il paraissait nerveux et rajustait ses lunettes toutes les trente secondes. Intrigué par ce tic, Jonas s'aperçut que la monture en résine bleu nuit était cassée et réparée avec du scotch transparent. Le bricolage était discret; cependant, quand on regardait bien...

– Bonjour ! lança Lichtenberger à la cantonade en posant sur la table un cartable en cuir marron. Qui peut me dire où nous en sommes restés la dernière fois ? Aujourd'hui je ne suis pas...

Découvrant Jonas, il plissa les yeux.

– Pardon, mais... je ne vous connais pas. Êtes-vous certain de ne pas vous être trompé de salle ?

Rires étouffés.

– C'est ce que j'ai essayé de lui expliquer ! s'esclaffa Aron, assis quelques rangs en arrière.

Jonas se leva avec lenteur, savourant ce moment. Il n'aimait rien tant que les occasions comme celle-ci. Vingt personnes dans l'amphi. Des garçons, pour la plupart. Aucun d'eux ne ferait ami-ami avec lui à la fin du cours, mais il n'y avait aucune chance qu'ils l'oublent.

– Je m'appelle Jonas Wolfram et non, je ne me suis pas trompé de salle. Je m'intéresse à la modélisation mathématique depuis de nombreuses années...

L'enseignant fronça les sourcils. Ouvrant son cartable, il en retira quelques feuilles.

– Jonas Wolfram ? Pourtant, votre nom ne figure pas sur la liste de mes étudiants...

– Parce que je n'ai pas encore eu l'occasion de m'entretenir avec le président de l'université. Il m'avait promis de me dispenser des deux premiers semestres, malheureusement il n'a pas pu me recevoir.

Lichtenberger passa la main sur son front d'un geste las, vérifia sa liste, puis revint à Jonas.

De sa part, une telle hésitation était surprenante. Il paraissait plutôt du genre à ne pas se laisser marcher sur les pieds, et Jonas s'étonna qu'il ne l'ait pas déjà prié de sortir. Gentiment, mais fermement.

– Puis-je vous demander quel âge vous avez ?

– Dix-sept ans. Mais tellement précoce que c'en est un calvaire. En tout cas j'ai eu une bourse complète pour toute la durée de mes études, et je suis là sur invitation personnelle du président de l'université et du conseil d'administration, qui voient en moi un futur prix Nobel.

Encore une phrase qu'il aurait mieux fait de garder pour lui. S'il ne voulait pas se déjuger complètement, il avait intérêt à fournir la preuve de ce qu'il avançait...

Comme mû par un ressort, il bondit en avant, jeta un bref coup d'œil aux papiers étalés sur la table, et trouva tout de suite ce qu'il cherchait.

– C'est le cours d'aujourd'hui ? OK, alors allons-y...

Sans laisser à son professeur le temps de réagir, Jonas prit un marqueur dans la rainure du tableau blanc et commença :

– Donc... il s'agit d'installer un feu tricolore sur une artère très fréquentée. Quelle doit être la durée des différentes phases pour que la totalité des voitures arrêtées au carrefour ait le temps de s'évacuer ?

S'arrachant à son hébétude, Lichtenberger se racla la gorge.

– Ça suffit, monsieur Wolfram. Je vous prie...

Jonas ne l'entendit même pas.

– En premier lieu, il convient de modéliser le flux. Ce qui nécessite un certain nombre de simplifications : nous nous concentrerons donc sur une voie unique et ferons abstraction d'éventuels doubléments. D'autre part, nous ne modéliserons pas les voitures individuellement, mais considérerons une densité de véhicules que nous appellerons ρ , définie sur l'intervalle $[A, B]$, et supérieure ou égale à zéro à un instant T ...

Un silence de mort régnait dans l'assistance. Cependant, totalement dans son élément, Jonas ne se rendait plus compte de rien. Les enchaînements logiques lui venaient sans qu'il ait à réfléchir, si vite que le débit pourtant torrentiel de ses paroles lui permettait à peine de suivre sa pensée.

– V désigne la vitesse des autos qui s'engagent dans l'intervalle entre A et B . Le nombre de véhicules qui franchissent le point X à l'instant T est facile à calculer dès lors que l'on connaît ρ , c'est-à-dire la densité de voitures. Si bien que nous devons maintenant établir une équation de mouvement...

Il nota frénétiquement l'équation au tableau, effaça deux chiffres qu'il réécrivit, non parce qu'il s'était trompé, mais parce qu'ils étaient illisibles.

– Monsieur Wolfram, insista Lichtenberger, je me moque éperdument de savoir que vous soyez inscrit ou non, mais vous ne pouvez pas faire le cours à ma place.

Jonas ne fit pas attention à lui.

– Maintenant, nous avons besoin d'une équation pour la vitesse V . Partons de l'hypothèse que la densité de voitures dépend des conditions suivantes : V est une fonction décroissante de ρ ; c'est logique puisque les voitures roulent plus lentement lorsque le trafic est dense. Nous supposons en outre que

les voitures roulent sur une route dégagée à la vitesse maximale autorisée et respectent entre elles une distance de sécurité minimale. Le modèle le plus simple qui remplit toutes ces conditions est une relation linéaire entre ρ et V ...

Il n'alla pas plus loin. Le maître de conférences lui avait retiré son marqueur des mains. Jonas vit qu'il tremblait. De colère ? Non. Son visage exprimait plutôt quelque chose comme une forte tension. Ou de la peur.

C'était ridicule, voyons. Ce type n'avait aucune raison d'avoir peur !

– Merci, monsieur Wolfram, déclara Lichtenberger d'un ton sec. Nous avons tous parfaitement compris que vous êtes un génie. En revanche, pour ce qui est de votre maturité et de certains aspects de votre personnalité, il semble que vous ayez pas mal de retard à rattraper. Je vous prie donc de quitter mon cours et d'aller suivre le programme de première année, comme tout le monde.

Jonas s'inclina sans un mot, devant lui d'abord, puis devant l'assistance, prit sa sacoche et partit, en proie à une sorte d'ivresse. Chaque fois qu'il résolvait un problème mathématique complexe, c'était pareil : il se sentait en parfaite symbiose avec l'univers et en retirait un sentiment de triomphe et une jouissance extrême.

Sa prestation lui reviendrait sans doute comme un boomerang, et au pire moment pour lui. Jusqu'à présent, ça n'avait jamais raté. En attendant, il aurait marqué les esprits. Et serait le sujet de conversation numéro un d'un bout à l'autre du campus.

3 ●

Dehors, il faisait chaud. C'était une de ces belles journées d'automne où l'on a du mal à croire que les vacances sont finies. Tout en flânant dans les allées, Jonas sentit que sa griserie retombait peu à peu, faisant place au tourment et à l'abattement. Il avait raté son entrée! Il aurait dû la jouer plus cool... Prendre un air modeste et non écraser les autres de sa supériorité.

D'ailleurs, il n'était pas certain d'avoir été si brillant que ça. La question n'était pas particulièrement difficile, il n'était pas exclu qu'il y ait eu deux ou trois étudiants dans la salle capables de la résoudre avec le même brio et la même rapidité que lui, sauf qu'eux avaient eu la sagesse de rester à leur place.

Il shoota dans un caillou. Vu la situation, le mieux était sans doute d'assister à un des cours inscrits à son emploi du temps. Au risque de se déconsidérer à nouveau. Car il se connaissait assez pour savoir combien l'ennui le rendait agressif. La maîtrise de soi n'était pas son fort, il venait encore d'en donner une démonstration éclatante.

Pour la première fois depuis qu'il avait mis les pieds sur le campus, il regarda autour de lui. Un peu plus loin, sur sa droite, il y avait un chantier de construction entouré d'une palissade derrière laquelle on apercevait une grue et une pelleteuse. De

toute évidence, l'université compterait bientôt un bâtiment supplémentaire. Le bruit des travaux n'était pas dérangeant, heureusement, et ne s'entendait qu'à l'extérieur.

Le reste du parc était bien plus gai et animé. Les étudiants disséminés par petits groupes sur la pelouse bavardaient ou travaillaient, quand ils ne faisaient pas les deux à la fois. Jonas repéra trois jeunes assis sous un arbre qui semblaient s'exprimer en russe. Oui, le public était vraiment international. Tous des fils et des filles à papa, ou des génies, comme lui. Non loin de là, il aperçut deux jeunes Arabes, sans doute des enfants de cheikhs. Et quelques mètres plus à gauche...

Jonas en eut le souffle coupé. Waouh ! Quoi qu'il advienne, il ne regrettait pas le déplacement à Rotenheim. Ce spectacle à lui seul en valait la peine.

La fille était de la même taille que lui. Ce qui frappait chez elle au premier abord n'était ni son visage ni sa silhouette, mais sa façon de se mouvoir avec une grâce et une fluidité extraordinaires. On aurait dit qu'elle dansait sa vie.

Elle s'assit sur un banc, posa son sac à côté d'elle et offrit son visage au soleil en fermant les yeux, l'occasion pour Jonas de la dévisager sans vergogne.

Elle était blonde, ses cheveux avaient la couleur de l'ambre, avec des reflets roux qui chatoyaient à la lumière. Elle portait un jean délavé rentré dans des bottines en nubuck un peu râpées, et un top noir qui dégageait son épaule. Elle souriait comme quelqu'un qui pense à un être cher.

Jonas détourna la tête. Il brûlait d'envie de l'aborder, mais c'était une mauvaise idée. Très mauvaise. Il ne devait rien faire sans s'y être préparé auparavant. Surtout, pas de précipitation.

Elle ne le connaissait pas. Il avait une chance de lui faire bonne impression à condition de ne pas pécher par sa maladresse. Ce qui ne manquerait pas de se produire dès l'instant où il croise-

rait son regard, à moins qu'il n'ait soigneusement réfléchi à ce qu'il allait dire.

S'aidant de son plan, il partit en direction de l'Institut des sciences économiques et sociales. Deux Américaines arrivaient en sens inverse. Elles n'eurent pas un regard pour lui.

Ce serait pareil avec la fille sur le banc : elle ne le remarquerait même pas. Et ce n'était pas en l'abordant ni en lui disant trois mots en passant qu'il parviendrait à l'impressionner. Il n'avait pas le physique pour ça.

Il n'était pas désagréable à regarder, non. Mais il avait l'air... d'un gamin. Même lorsqu'il ne se rasait pas pendant une semaine, il avait à peine du poil au menton. Par chance, il était relativement grand, mais cela ne faisait pas tout.

Il fallait qu'il s'y prenne autrement. Engager la conversation, s'arranger pour qu'elle le trouve sympathique, puis lui montrer petit à petit quel type exceptionnel il était. Un gars intelligent – ça, c'était clair – mais pas seulement : drôle, loyal, et capable d'une oreille attentive quand il le voulait. Elle tomberait amoureuse de lui progressivement, il faudrait de la patience mais le jeu en valait la chandelle.

Il contourna l'Institut des sciences de l'information. Il avait besoin d'une entrée en matière, un prétexte à une discussion qui aille au-delà du simple échange de banalités. Il n'arriverait à rien en lui demandant l'heure ou son chemin.

Il en était là de ses réflexions lorsqu'il croisa un petit groupe d'étudiants qui le toisèrent des pieds à la tête, l'air de se demander eux aussi ce qu'il faisait là.

Il en était à son troisième tour du bâtiment quand enfin l'inspiration lui vint. Il savait comment aborder la belle de telle sorte qu'elle soit obligée de l'écouter. C'était l'accroche parfaite, à tous points de vue ! L'énorme erreur qu'il venait de commettre, il la convertirait en atout.

Si toutefois la fille était toujours sur son banc...

À son grand soulagement, elle n'avait pas bougé. En s'approchant, Jonas vit qu'elle avait des écouteurs sur les oreilles et pianotait sur son smartphone.

S'avançant avec une lenteur étudiée, il alla asseoir à côté d'elle. Elle lui coula un regard contrarié indiquant clairement qu'elle aurait préféré être tranquille, se décala un peu sur sa gauche et se serra contre son sac, une sacoche en cuir vert clair avec des boucles et des rivets de couleur bronze, avec tellement de livres et de polys à l'intérieur que la fermeture éclair ne fermait pas.

Jonas, qui avait décidé de ne pas l'aborder de façon à ce qu'elle lui adresse la parole la première, se contenta de lui faire un signe de tête en souriant d'un air malheureux, comme si cela lui demandait un gros effort ; puis, poussant un soupir, il mit ses coudes sur ses genoux et enfouit son visage dans ses mains.

Au bout de dix secondes à peine, il sentit une main sur son épaule.

– Ça ne va pas ?

Il se redressa. Des écouteurs qu'elle portait à présent autour du cou s'échappait de la musique. Jonas reconnut *Paradise Circus*, de Massive Attack. Un morceau qui ne datait pas d'aujourd'hui. Ils le connaissaient et l'appréciaient tous les deux. Si ça, ce n'était pas un signe...

– C'est... mon premier jour ici, dit-il d'un ton oppressé. Mon premier jour, et j'ai tout foiré.

Parfait. Il avait réussi à donner à sa voix exactement les inflexions qu'il voulait.

Elle le regarda avec gravité. Elle avait des yeux bruns avec des paillettes ambrées rappelant la couleur de ses cheveux.

– Ça ne peut pas être si grave que ça.

– Si, je suis débile, déclara-t-il lentement, tant la phrase peinait à franchir ses lèvres.

Plissant les yeux, elle le dévisagea entre ses cils.

– Si je comprends bien, tu fais tes études ici ?

– Oui.

– Pardon de te demander ça mais... quel âge tu as ?

Il soupira d'un air lamentable, comme si la question rendait les choses encore plus difficiles, et lâcha dans un souffle :

– Dix-sept ans.

– Oh !

– Oui, je suis très jeune. Et pour mon malheur, je fais gamin. Même si... comment dire... je me débrouille assez bien dans certaines matières, au point que la Victor Franz Hess m'a recruté avec une bourse à l'appui. Tu n'imagines pas le plaisir que ça m'a fait.

Voilà au moins qui correspondait à la vérité.

– Et moi, dès la première heure de cours, je me suis mis l'enseignant à dos.

– J'ai du mal à le croire, dit-elle avec un sourire indulgent. C'était qui ?

– Un maître de conférences en mathématiques appliquées. Le docteur Lichtenberger.

Elle ne bougea pas, cependant Jonas eut clairement l'impression qu'elle se raidissait.

– Lichtenberger ? répéta-t-elle d'une voix mate. C'est curieux... Normalement, il est plutôt sympa. Quoiqu'un peu bizarre, ces derniers temps. S'il t'a engueulé, ce n'est sans doute pas ta faute.

« Étonnant », tiqua Jonas. Le prof ne lui avait pas paru de mauvaise humeur. En tout cas pas jusqu'à ce qu'il lui pourrisse son cours.

– Je crains que si, lâcha-t-il, penaud.

Elle ne releva pas. Les yeux rivés sur un bouleau à quelques mètres de là, elle resta un moment silencieuse avant de demander :

– Comment tu t'appelles ?

Elle avait pris les devants. Excellent.

– Jonas Wolfram. Et toi ?

– Linda. Linda Koren. Je suis en licence de marketing.

En marketing ? Mais alors, comment connaissait-elle Lichtenberger ? Donnait-il des cours dans les autres instituts ? Pourtant, on n'avait pas besoin de notions très poussées en mathématiques pour vendre de la lessive...

Là n'était pas le sujet.

– Tu es la première personne que je rencontre à être sympa avec moi, Linda.

La ficelle était certes grossière, mais Linda sembla avaler le compliment. Ou alors elle avait la tête ailleurs, ce qui présentait un avantage.

– Tu crois...

S'interrompant, il se frotta les joues comme s'il n'osait pas formuler la question jusqu'au bout. Puis il se jeta à l'eau :

– Est-ce que tu accepterais de me donner ton numéro ? T'inquiète, je ne te harcèlerai pas avec mes coups de fil. Mais ce serait cool de savoir qu'il y a quelqu'un à qui m'adresser si jamais j'avais un problème.

Son cœur battait à tout rompre.

– Bien sûr, dit-elle après quelques secondes qui lui parurent interminables.

Elle lui dicta son numéro qu'il enregistra dans ses contacts.

Bingo ! Il avait tout ce qu'il lui fallait, et en plus cela avait été d'une facilité déconcertante. Il n'avait plus aucune raison de s'attarder, sous peine de lui taper sur les nerfs. Elle paraissait plutôt du genre à couper court à la conversation et devait rarement laisser les garçons finir leur boniment.

En proie à un sentiment de triomphe encore plus fort que dans l'amphi tout à l'heure, il prit congé :

– Bon, je te laisse. Bon apr...

Il n'acheva pas. Fixant un point dans son dos comme s'il était transparent, elle ne faisait plus du tout attention à lui.

Jonas se retourna. Et comprit tout de suite ce qui avait attiré son regard. Ou plutôt qui, pour être exact.

C'était le type avec lequel il avait eu cet échange désagréable avant le début du cours.

S'approchant à grands pas, celui-ci prit Linda par les épaules et l'embrassa sur les deux joues.

– Salut ma belle !

Machinalement, il tendit la main à Jonas. Et s'écria avec un mouvement de recul :

– Pas possible ! Le petit péteux !

Jonas se ratatina sur lui-même.

– Qu'est-ce qui te prend, Aron ? s'insurgea Linda. Quel besoin tu as d'agresser ce garçon ?

Aron haussa les épaules.

– Tu aurais vu le one-man-show qu'il nous a fait pendant le cours de Lichtenberger tout à l'heure ! Malheureusement pour lui, sa prestation n'a impressionné personne.

Jonas sentit la main de Linda dans son dos.

– C'est son premier jour, le défendit-elle avec conviction. Il était nerveux. Dans ces cas-là, il peut arriver à tout le monde de faire une bêtise...

Aron fit un pas en arrière.

– Ho ho ! Alors comme ça, il a réussi à te charmer ? C'est trop mignon ! Cependant, laisse-moi te dire une chose : c'est un petit con. D'abord il m'a proposé du soutien et ensuite, il a fait le cours à la place de Lichtenberger. Entre autres. Du jamais vu.

Levant la tête, Jonas lui jeta un regard de chien battu.

– Linda a raison, murmura-t-il. J'étais hyper tendu, j'ai perdu les pédales. Cela dit, j'ai été débile...

Croisant les bras sur sa poitrine, il se risqua à un vague sourire.
Aron éclata de rire.

– Arrête ta comédie ! Si tu crois pouvoir me faire marcher, tu te trompes. Tu as peut-être réussi à embobiner Linda, mais avec moi, ça ne prend pas.

S’approchant de lui à le toucher, il gronda entre ses dents :
– On a tous compris ce que tu voulais : qu’on soit béats d’admiration et qu’on t’envie ton intelligence. Dommage que tu te sois tiré une balle dans le pied.

Le pire, c’était que Jonas ne pouvait pas lui donner tort. Mais le mal était fait, hélas.

– Je suis désolé, marmonna-t-il d’un ton penaud, s’en tenant à sa stratégie de l’écolier pris en faute. Je donnerais cher pour pouvoir revenir en arrière.

– Donne-lui une chance ! plaida de nouveau Linda. Il a peut-être besoin de quelqu’un pour lui expliquer le mode d’emploi, au moins au début.

– Lui ? riposta Aron avec un rire amer. Tu crois qu’il écouterait ?

Poussant Jonas sans ménagement, il s’assit sur le banc et prit la main de Linda.

– Je suis là, tu sais... et je serai toujours là pour toi. Ça ne dépend que de toi... Tu te rappelles comme...

– Stop ! l’arrêta-t-elle en se dégageant avec brusquerie. On en a déjà parlé, il n’y a pas à revenir là-dessus.

Jonas se mordit les joues pour ne pas éclater de rire : qu’Aron se prenne une veste sous ses yeux, c’était presque trop beau pour être vrai. D’avance, il savoura le moment où celui-ci les verrait, Linda et lui, se promener bras dessus, bras dessous sur le campus.

Parce que cela arriverait, Jonas n’en doutait pas. Ce n’était qu’une question de temps, car il allait tout mettre en œuvre pour la conquérir.

Sachant que les conditions préalables étaient déjà réunies.

4 ●

Un peu plus de 20 heures. Pour le dîner, Silvia leur avait servi des pâtes trop cuites dans une sauce insipide. Elle-même y avait à peine touché. Martin, pas davantage. Il avait semblé absent et s’était levé de table sur la dernière bouchée pour aller boire une bière avec deux de ses amis.

Kerstin et Jonas auraient eu largement de quoi se resservir, mais ils n’en avaient rien fait. Se remplir la panse, non merci. Et puis, Jonas avait été tout le temps sur des charbons ardents. Il était tellement impatient de passer à l’action qu’il en avait eu l’estomac noué. Kerstin était la seule à l’avoir remarqué.

– Qu’est-ce que tu as à t’agiter comme ça ? Tu es pressé de regarder la télé ?

– Je... j’ai un rendez-vous Skype avec un copain.

Prenant la fuite à la première occasion, Jonas était monté directement dans sa chambre et s’était enfermé à double tour.

Il prit son smartphone dans la poche arrière de son jean. L’étape numéro un consistait à envoyer un SMS à l’aide d’une certaine application qu’il avait développée lui-même. Il pressa sur l’icône – un oiseau aux ailes déployées dont l’ombre se dessinait sur le sol – et écrivit :

Chère Linda! Je tenais à te remercier d'avoir été sympa avec moi tout à l'heure. Ce n'est pas toujours évident, Aron a raison. Il peut m'arriver d'être puant... Je t'en suis d'autant plus reconnaissant. Bonne soirée. À très vite.
Jonas

Il pressa sur envoyer, s'assit à sa table, ouvrit son ordinateur portable et parcourut ses mails. Il était trop occupé à guetter le bip sonore accompagnant un message entrant pour pouvoir se concentrer sur autre chose.

Cinq minutes passèrent. Puis dix.

Et si elle était au cinéma? se demanda-t-il. Ou en boîte avec des copains, avec la musique à fond? Si elle était sortie, Dieu seul savait quand elle consulterait ses messages, et il pourrait dire adieu à ses projets pour la soirée.

La réponse finit par arriver. Vingt-deux minutes exactement après l'envoi de son SMS.

Tu n'as pas à me remercier, c'est normal.
Puant, ça m'étonnerait J Bonne soirée à toi.
Linda

Jonas bondit de sa chaise, brandit le poing vers le ciel et balança son téléphone sur son lit.

Elle avait répondu, le *spyware* était installé. Il pouvait passer à la suite.

Il sortit sa mallette en aluminium de dessous son lit, la plaça par terre au milieu de la chambre, déverrouilla la serrure à code et souleva le couvercle.

Bien calé dans sa mousse de protection, Élanion brillait d'un éclat métallique. À chacun de ses quatre bras de quinze centimètres d'envergure était fixé un rotor. Jonas le sortit avec précaution de son étui. Bien que la batterie fût presque pleine, il brancha le câble d'alimentation et mit l'appareil en charge. Le

temps de vol était de quarante-trois minutes au maximum, ce qui était déjà un exploit au vu des standards actuels, mais il n'était pas question d'en perdre une seconde. Jonas prit la caméra HD et le contrôleur de vol dans la valise. Il n'aurait sans doute pas recours à ce dernier. Attiré par sa cible comme des abeilles par un pot de miel, Élanion suivrait sa trajectoire sans qu'il soit nécessaire de le piloter.

Dix minutes plus tard, la loupiote verte du chargeur se mit à clignoter. Jonas prit Élanion sur son socle, l'alluma et le lança en l'air. Les rotors bourdonnèrent, et le drone de forme discoïdale se stabilisa immédiatement. Ni variations de hauteur ni oscillations latérales. Élanion était agile et rapide, sauf par vent fort, ce qui posait parfois des problèmes.

Jonas le fit atterrir sur le lit à l'aide de la télécommande, monta la caméra et ouvrit le programme correspondant dans son notebook. Ce programme, il l'avait développé lui-même. Pour ses besoins personnels.

L'ordinateur était synchronisé automatiquement avec son portable, si bien que le numéro de Linda était déjà enregistré. Jonas le sélectionna dans la liste de ses contacts : dès qu'il aurait établi la connexion, Élanion ciblerait le smartphone voulu. Après avoir choisi le mode « *pilote automatique* » dans le menu, Jonas entra « *trois mètres* » comme périmètre d'approche maximal. Que Linda soit chez elle ou à l'extérieur, il n'y avait aucun risque qu'elle repère le drone à cette distance-là.

Il s'assura que le système de détection des obstacles était bien activé. Une précaution indispensable, sans quoi Élanion ne mettrait pas cinq minutes à se crasher contre un arbre ou une maison. Ce qu'il fallait bien sûr éviter à tout prix.

Une dernière vérification des systèmes. Tout était en ordre, parfait. Jonas ouvrit la fenêtre et jeta Élanion dehors comme on lance un Frisbee, le plus haut et le plus loin possible. Les moteurs

se mirent en marche, le drone se stabilisa et partit en flèche. La direction prise semblait indiquer qu'il filait vers l'université.

Jonas ferma la fenêtre et s'assit devant son ordinateur. Les images transmises en temps réel par la caméra étaient excellentes. Élanion filait à travers la ville endormie, survolant les carrefours, les rues éclairées et les parcs plongés dans l'obscurité. Jonas adorait ces vols de nuit, cette perspective plongeante...

Le son était assez bon, même si un léger mugissement dû à la friction de l'air sur le cockpit se faisait entendre à l'arrière-plan. Rien d'anormal. Le bruit cesserait dès qu'Élanion aurait atteint sa cible.

Un carrefour avec des voitures arrêtées, une vieille dame qui promenait son chien, des amoureux qui s'embrassaient sous un Abribus, un petit groupe de fumeurs devant un restaurant... Jonas ne connaissait pas encore assez la ville pour se repérer. Allaient-ils sur le campus? Ou Élanion suspendrait-il son vol au-dessus d'un bar pour étudiants?

Six minutes. Au mieux, il en restait encore trente-sept, temps de retour compris. Jonas avait installé un programme de sécurité intégrée qui ramenait automatiquement le drone sur sa base dès que la batterie atteignait le seuil critique. Grâce à ce principe du boomerang, Élanion ne risquait pas de tomber sur la tête de quelqu'un simplement parce que Jonas ne l'avait pas fait revenir à temps.

Huit minutes, OK. À présent, Jonas reconnaissait les lieux. Ils étaient bien dans l'enceinte de l'université, quoique dans un coin où il n'était pas encore allé. Il y avait de la lumière à la plupart des fenêtres. Sans doute Élanion se dirigeait-il vers la résidence étudiante.

Il ralentit sa course, descendit à quinze mètres puis dix, puis neuf, et s'immobilisa devant une fenêtre éclairée. Était-il au bon

endroit? Jonas zooma avec la caméra. Une petite pièce, un lit avec une housse de couette vert tilleul, une armoire couverte de photos et un bureau qui disparaissait sous les livres et les papiers, avec deux tasses à café égarées au milieu du fatras.

Pas de trace de Linda. Jonas se doutait du pourquoi. C'était une des rares failles dans le système d'Élanion : il localisait le téléphone de la personne cible, mais pas la personne elle-même. Si Linda était sortie sans son mobile...

Zoomer encore... Oui, c'était bien ça. Sur l'oreiller vert, un smartphone blanc. Bon sang, ce n'était vraiment pas de chance! La plupart des gens ne se déplaçaient jamais sans leur portable. Et il fallait que Linda soit du genre à l'oublier chez elle!

Jonas se renversa en arrière. Il pouvait attendre encore. Linda avait peut-être eu un truc à expédier et elle allait revenir très vite. Dans le cas contraire, il passerait en commande manuelle et s'intéresserait à ce qui se passait derrière les fenêtres voisines.

Rapide plan latéral à droite... L'armoire de Linda était ouverte, laissant voir des piles de tee-shirts, de pull-overs et de linge. Un jean était tombé de son cintre.

Focus sur la petite bibliothèque. De nombreux ouvrages de marketing, des romans policiers, une saga scandinave... Quelques recueils de poèmes. Trop chou! Des dictionnaires : allemand, anglais, français, portugais. Et sur l'étagère du bas...

Jonas tressaillit. La porte venait de s'ouvrir. Vite, il rectifia le cadrage et vit Linda entrer en trombe, claquer la porte derrière elle et se jeter sur son lit. Qu'est-ce qu'elle avait? Il passa en mode enregistrement, focalisa sur les yeux de la jeune fille, ses cheveux ébouriffés, puis fit une rotation à 360° pour capturer l'ensemble de la pièce. À présent, tout était sur son disque dur. Il visionnerait les images plus tard, à tête reposée.

Linda se prit le visage dans les mains, attrapa son téléphone, balaya l'écran pour le déverrouiller et le porta à son oreille.

« Ouvre la fenêtre ! implora Jonas intérieurement. S'il te plaît, je t'en supplie, ouvre ! »

Le correspondant de Linda devait avoir décroché car elle se mit à parler. Calmement d'abord, puis de façon de plus en plus précipitée. Elle secouait la tête avec une nervosité qui semblait augmenter d'une seconde à l'autre.

Gros plan sur le visage, ce visage sublime qu'il ne tarderait pas à embrasser. Si seulement il avait su lire sur les lèvres... car pour l'heure, Linda donnait l'impression de ne pas savoir si elle devait pleurer ou se mettre en colère.

À un moment, elle se tut pour écouter son interlocuteur. Elle avait les lèvres pincées, et Jonas vit une larme rouler sur sa joue. Puis elle mit fin à la conversation, balança son téléphone sur son lit et enfouit la tête sous son oreiller.

Elle pleurait, secouée par les sanglots.

Jonas s'imagina s'asseyant à côté d'elle et la prenant tendrement dans ses bras. C'était tout juste s'il ne la sentait pas se blottir contre lui et appuyer la tête sur son épaule. Il lui caressait les cheveux... essuyait les larmes sur son beau visage, l'embrassait avec une délicatesse infinie...

En attendant, c'était une bonne chose de savoir dans quel état d'esprit elle se trouvait. Il se mettrait à son diapason, serait disponible, lui montrerait qu'il était là pour elle. Pas comme cet Aron insupportable, qui était d'ailleurs sans doute la cause de tous ses maux...

En parlant du loup... la porte s'entrouvrit et Aron, comme par hasard, passa la tête à l'intérieur. Découvrant Linda recroquevillée en chien de fusil, il s'avança et referma derrière lui. Elle se redressa. Ils échangèrent quelques mots, Aron s'assit à côté d'elle, ce à quoi elle réagit en se levant d'un bond.

« Bravo, songea Jonas avec satisfaction. Jette-le dehors, Linda ! »

Elle s'approcha de la fenêtre et colla le front au carreau. Jonas s'affola. Normalement, elle ne devait voir que son propre reflet dans la glace, mais si vraiment elle faisait attention à ce qui se passait à l'extérieur, il n'était pas exclu qu'elle découvre Élanion.

À moins que... Allait-elle enfin se décider à ouvrir la fenêtre et donner à Élanion un peu de grain à moudre ?

Micro !

Hélas, elle demeura sans bouger, le front collé à la vitre comme si elle avait besoin de se rafraîchir. Derrière elle, Aron gesticulait et parlait sans discontinuer. Au bout d'un moment, elle se retourna brusquement.

Jonas avait beau ne la voir que de dos, il lui sembla qu'elle criait sur Aron. Celui-ci commença par sourire, puis son visage passa par différentes expressions : gravité, irritation, et enfin... fureur.

Aron se releva lentement, pointa sur Linda un index menaçant en prononçant encore une ou deux phrases courtes, et sortit.

Jonas avait déjà assisté à des scènes de ce genre. Chez lui, quand ça bardait entre ses parents. Ils se réconciliaient toujours, mais il y avait au moins un ou deux jours dans l'intervalle où c'était silence radio. Il espéra qu'il en irait de même pour Aron et Linda. Car il avait bien l'intention de ne pas rester les bras croisés sans rien faire pendant ce temps.

À propos de temps... D'après le compteur, Élanion volait depuis trente-deux minutes. Plus que vingt et une, donc. Soit une ou deux avant qu'il ne fasse machine arrière et revienne automatiquement à son point de départ. Zut !

Jonas contempla Linda. Toujours prostrée sur son lit, une main pressée sur la bouche, elle n'arrêtait pas de pleurer.

Il ne pouvait pas la laisser toute seule. Pas dans cet état-là. Même si elle ne se doutait pas de sa présence, il aurait voulu attendre près d'elle qu'elle aille un petit peu mieux avant de la quitter.

5 ●

Il sourit malgré lui. D'habitude, la sollicitude n'était pas son fort. Mais Linda était si... différente. Pour être honnête avec lui-même, il éprouvait bien plus que de la sollicitude. Il voulait qu'elle tombe amoureuse de lui. Corps et âme. Et, pour ça, il devait recueillir un maximum d'informations sur elle.

Il prit son téléphone, une fois de plus. Sélectionna le numéro et attendit. Mais personne ne répondit. De dépit, il balança son portable sur son lit.

À cet instant précis, Élanion se mit en mouvement. Le programme de sécurité intégrée avait déclenché le retour automatique, ce qui en soi était une bonne chose, sauf que...

Les coudes sur son bureau, Jonas regarda s'amenuiser le rectangle lumineux de la fenêtre de Linda. Il pouvait désactiver le mode enregistrement à présent.

Élanion revint par le chemin emprunté à l'aller. C'étaient les mêmes images. Ce carrefour... sauf erreur, il passerait bientôt devant un supermarché. Bingo !

Voyant la maison des Müller apparaître à l'écran, Jonas ouvrit la fenêtre. Le drone s'immobilisa en bourdonnant au milieu de la pièce.

– Bon travail, mon grand, approuva Jonas en le saisissant par le corps d'une main experte.

Les rotors ralentirent progressivement jusqu'à arrêt complet. Après l'avoir mis à charger sur sa base, Jonas se rassit devant son ordinateur et se repassa toute la vidéo. Linda seule, puis avec Aron, puis de nouveau seule.

Il aurait donné cher pour connaître la raison de leur dispute.

Le lendemain, Jonas avait quatre cours à son emploi du temps. Une journée assez chargée, donc. Il avait de nouveau demandé à être reçu par M. Schratte mais s'était encore fait refouler par la secrétaire, si bien qu'il avait dû se résigner bon gré mal gré à assister aux cours de première année.

Inintéressants au possible.

Les étudiants avec lui dans l'amphi n'avaient qu'un à deux ans de plus que lui, cependant Jonas détonnait autant dans le paysage qu'un chardon dans un champ de pissenlits.

Tandis que les autres peinaient à suivre et prenaient frénétiquement des notes sans lever le nez de leurs tablettes, Jonas s'efforçait de cacher son ennui et de ne pas soupirer bruyamment quand quelqu'un posait une question. Cependant, comme il était le seul à ne rien écrire, il se faisait remarquer, forcément.

Son voisin de table était un dénommé Sergueï. À en juger d'après ses chaussures et sa montre, il devait être le fils d'un oligarque russe. Il parlait français et allemand couramment, quoique avec un accent prononcé, et avait accueilli Jonas avec un sourire. Il écoutait avec attention les explications de la prof, mais n'y comprenait manifestement pas grand-chose.

Pourtant, c'était clair comme de l'eau de roche ! Tout ce qu'il était nécessaire de savoir était écrit au tableau ! Les chiffres parlaient d'eux-mêmes !

Au bout d'un moment, Jonas s'impatienta. Au lieu de perdre son temps bêtement, il aurait mieux fait de se mettre en quête de Linda. Il disposait d'une heure de battement entre la fin de ce cours et le début du suivant, et il comptait bien la mettre à profit.

Hélas, il eut beau chercher partout, Linda demeura introuvable. Elle n'était ni dehors, ni au self, ni dans le bâtiment des sciences économiques et sociales. Par contre, Jonas aperçut Aron qui se dirigeait à grands pas vers le portail. Il aurait pu lui demander s'il savait où elle était, mais c'était la dernière personne à laquelle il avait envie de s'adresser.

Linda devait être en cours.

Pas grave, le semestre ne faisait que commencer.

Si seulement il ne ressentait pas cette tension intérieure... ce besoin impérieux d'être en sa présence, de sentir sa main dans son dos, et de la voir sourire.

Jonas avait déjà eu une petite amie. Deux, pour être exact. Toutes deux lui avaient tapé sur les nerfs au bout de quatre mois à peine, et il avait chaque fois rompu très vite après.

Avec Linda, les choses ne se passeraient pas ainsi. C'était tout simplement inconcevable. Jusqu'à présent, elle lui avait manifesté plus de compassion que d'intérêt. Raison de plus pour ne rien précipiter. Et ne pas tomber fou amoureux d'elle.

Ça, c'était pour les imbéciles.

Quelle journée débile, elle ne lui avait apporté qu'ennui et frustration ! Tout ce que Jonas avait réussi à glaner, c'était le numéro de Sergueï. Il avait hâte de jeter un coup d'œil par la fenêtre de son condisciple. Les riches avaient-ils leurs quartiers à part ?

Tout en attendant le bus pour rentrer chez lui, il ouvrit son appli secrète et écrivit :

Ravi d'avoir fait ta connaissance ! À demain.

Jonas

La réponse de Sergueï arriva moins de deux minutes plus tard :

Plaisir partagé. J'organise une fête le 23. Tu es dispo ?

Abasourdi, Jonas relut trois fois le message. Les soirées auxquelles il avait été invité jusqu'à présent se comptaient sur les doigts d'une main. Cela valait sans doute la peine d'accepter. Surtout s'il pouvait se faire accompagner de Linda.

Il parcourut les deux cents mètres entre l'arrêt de bus et la maison des Müller comme dans un rêve. Dès qu'il ferait nuit, il enverrait Élanion en reconnaissance. Et il verrait Linda.

Il prit sa clé et l'introduisit dans la serrure – en vain, impossible d'ouvrir la porte ! Il réessaya à plusieurs reprises, dans un sens puis dans l'autre, vérifia s'il avait bien pris la bonne clé...

Nouvelle tentative, aussi infructueuse que les précédentes.

Jonas regarda autour de lui. La voiture de Silvia Müller était garée dans la rue. Celle-ci avait-elle laissé sa clé dans la serrure ? Il sonna à la porte. Un coup bref, d'abord, puis un autre... suivi d'une pression prolongée sur le bouton.

Pas de réaction. Désespéré, Jonas monta sur la terrasse. La baie vitrée était fermée.

Personne dans le salon.

– Hé toi !

Jonas se retourna en sursaut. Celui qui l'avait interpellé était un garçon d'à peu près son âge, nonchalamment accoudé sur la clôture. Grand, brun, plutôt beau gosse, l'air très sportif.

– Si t'essaies de cambrioler, je peux te montrer quelques baraques qui valent le coup.

– Je ne suis pas un voleur, se défendit Jonas. J’habite ici. Mais je n’arrive pas à ouvrir et il n’y a personne.

– Ah, c’est toi le petit génie ? Kerstin m’a parlé de toi.

Sautant par-dessus la clôture, le nouveau venu rejoignit Jonas et lui tendit la main, paume ouverte.

– Passe-moi la clé !

Jonas le jaugea quelques secondes avant de la lui remettre. Son hésitation n’avait pas échappé au garçon, qui la prit avec un grand sourire, fit plusieurs essais puis capitula à son tour.

– Tu sais quoi ? dit-il. T’as qu’à venir chez moi. J’habite juste en face, la maison caca d’oie. On pourrait jouer à *Call of Duty*, qu’en penses-tu ?

Jonas faillit décliner. Il n’aimait pas les jeux vidéo et voulait préparer Élanion pour son prochain vol. Sauf que son drone et son notebook étaient inaccessibles...

– Au fait, je m’appelle Pascal ! enchaîna le garçon avec une mimique désarmante. Au cas où tu n’aurais pas le droit d’aller chez des gens que tu ne connais pas.

– Jonas. OK pour une petite heure. Après, il faudra que j’aille travailler.

– Travailler ? répéta Pascal en ouvrant des yeux ronds.

– Oui, pour la fac.

Pascal lui coula un regard en biais.

– Tu as vraiment dix-sept ans ?

Jonas serra les poings.

– Depuis deux mois.

D’un geste emphatique, Pascal mit ses deux mains en avant.

– Pardon ! Je ne voulais pas te vexer. Je suis quelqu’un de curieux.

Jonas pensa à Élanion et à toutes les vidéos stockées dans son ordinateur.

– Alors on est deux.

Les parents de Pascal n’étaient pas là. Les garçons s’installèrent dans le canapé du salon avec un paquet de chips et commencèrent à jouer.

– Comment se fait-il que tu aies atterri chez les Müller ? demanda Pascal au bout d’un moment.

– Mes parents cherchaient une famille d’accueil, et les Müller ont été les premiers à répondre à leur annonce. Pas pour la beauté du geste, je précise. On leur verse une pension substantielle.

En vérité, ses parents avaient craint qu’il ne se retrouve assez vite le nez dans la cuvette des WC s’il vivait dans une résidence étudiante. Pour cause de trouble de la personnalité et de comportement asocial. Mais ça, Pascal n’avait pas besoin de le savoir ; il le découvrirait bien assez vite.

– Moi, si je vivais chez les Müller, je péterais un câble, expliqua ce dernier en mettant un soldat à l’abri derrière un mur. Kerstin est OK, mais ses parents sont des vrais beaufs. Silvia fait partie de ces femmes qui cuisinent des quantités de bouffe astronomiques et congèlent ensuite le tout par petites portions dans des barquettes. D’après Kerstin, le congélateur qui se trouve dans leur sous-sol est tellement énorme qu’on pourrait y stocker de quoi nourrir tout le quartier pendant plusieurs jours.

– Ha ha...

Jonas haussa les épaules. À vrai dire, il se moquait bien des Müller et de leur côté Bidochon. Du moment qu’ils le laissaient tranquille...

– Qu’est-ce que tu étudies à la fac ? demanda Pascal, en interrompant le jeu pour ouvrir un deuxième paquet de chips.

– Les mathématiques appliquées.

– Waouh, sérieux ? C’est ton choix ou on t’a obligé ?

– J’ai l’air de quelqu’un qui se laisse dicter ce qu’il doit faire ? répliqua Jonas attrapant une poignée de chips dans le paquet.

À sa grande satisfaction, Pascal parut impressionné.
– Si tu es si fort en maths, est-ce que tu ne pourrais pas me donner un coup de pouce de temps à autre ? C’est ma bête noire. J’aimerais bien intégrer la Victor Franz Hess dans deux ans mais je suis vraiment nul, or il faudrait que j’aie au moins la moyenne.

Jonas se retint d’éclater de rire.
– Tu crois que t’as une chance ? tenta-t-il de biaiser. D’après ce que j’ai compris, pour y entrer, il faut ou avoir un fric fou, ou être exceptionnellement doué.

– Très juste, opina Pascal sans se vexer. Ce qui n’est pas mon cas, loin de là. Mais il y a un quota de places réservées pour les jeunes de Rotenheim. C’est une tradition qui remonte à la création de l’université.

Il s’étira voluptueusement.
– Alors ? Prêt à me briefer sur les différentielles d’une fonction ?
« Tâche d’être tolérant envers les autres », se rappela Jonas à qui ses parents n’avaient pas épargné leurs recommandations. Ce que lui demandait Pascal était du niveau lycée. Le genre de sujets auxquels il était content d’avoir échappé. D’un autre côté, cela ne lui coûterait rien. Et Pascal était cool...

– OK, je veux bien t’aider. Tu as quelque chose à m’offrir en échange ?

Pascal eut un large sourire.
– Tu me fais rentrer les maths dans le crâne à coups de marteau, et moi, je t’explique comment draguer les filles. Tope là !

Une demi-heure plus tard, en rentrant chez les Müller – où la lumière était allumée –, Jonas eut une illumination. Un quota de places réservées pour les jeunes de Rotenheim ? Voilà qui expliquait comment Kerstin avait été admise à l’université...

Cette fois, Jonas n’eut aucun mal à ouvrir. Il trouva Kerstin en train de faire bouillir de l’eau dans la cuisine.

– Je prépare une infusion pour Maman. Elle a une migraine épouvantable et ne se sent pas bien.

– Ah !

Il comprenait, à présent pourquoi sa clé n’avait pas marché : Silvia avait dû monter se coucher directement, et elle avait laissé la sienne dans la serrure. Quant à Kerstin, elle avait sans doute appelé sa mère sur son portable... D’ailleurs, c’était ce qu’il aurait fait lui aussi s’il n’avait pas été distrait par Pascal...

– Je me charge du dîner, annonça Kerstin. Saucisses et pommes de terre, ça te va ?

Compte tenu de la quantité de chips qu’il avait ingurgitée, plus les deux sandwiches à la fin de la partie, Jonas préféra décliner :

– Merci, je n’ai pas faim. Je crois que je vais me passer de dîner.

S’enfuyant sans lui laisser le temps de protester, il courut s’enfermer dans sa chambre. Enfin seul, il tira Élanion de sa cachette.

Le drone était dans sa main, chargé à bloc, prêt à s’envoler. Sa cible étant la même que la veille, Jonas n’eut pas à modifier les paramètres. Avec un peu de chance, ce vol lui en apprendrait un peu plus. La soirée était douce et chaude pour la saison, il y aurait beaucoup de fenêtres ouvertes.

Il allait lancer Élanion quand la grosse berline de Martin Müller s’immobilisa devant le garage. Bizarrement, la portière ne s’ouvrit pas tout de suite. Jonas dut attendre cinq minutes avant que son hôte se décide à descendre de voiture.

Müller se pencha pour attraper sa sacoche sur le siège arrière... puis resta planté au milieu de l’allée, à fixer la maison comme s’il n’avait pas envie d’y entrer. Puis il leva les yeux vers le ciel – sans remarquer qu’il était épié.

Jonas l’aurait volontiers étranglé.

– Il le fait exprès ! râla-t-il, furieux de ce contretemps mais soulagé a posteriori de ne pas avoir lâché Élanion trop tôt.

Car son hôte aurait remarqué le drone à coup sûr. Enfin, il se décida à rentrer chez lui. Cependant, Jonas préféra patienter encore un peu. Surtout, pas de risque inutile.

Dix minutes plus tard, s'étant assuré que la voie était libre, il lança Élanion. Les rotors entrèrent en action, l'engin se stabilisa rapidement et partit aussitôt en flèche, mais dans une direction différente de la veille.

Jonas ferma sa fenêtre à la hâte, s'assit devant son ordinateur et tenta d'analyser les données transmises par Élanion.

Le drone ne se rendait pas à l'université, ça, c'était clair. Malheureusement, Jonas ne connaissait pas encore assez bien Rotenheim pour se repérer. Et si Linda était allée chez une copine à l'extérieur de la ville ? Ce ne serait pas dramatique, certes. Élanion ferait demi-tour en temps voulu. Mais Jonas n'aurait pas la satisfaction de l'avoir vue, ne fût-ce que de loin.

Jonas serra les poings. Élanion survolait des rues où il n'avait encore jamais mis les pieds. Parvenu sur une petite place avec une fontaine, il ralentit, descendit à un mètre cinquante du sol, et se dirigea vers un immeuble au rez-de-chaussée brillamment éclairé.

Restaurante ai Due Torri, lut Jonas sur l'enseigne. Linda était dans un restaurant italien. Devant la fenêtre dînaient deux hommes d'une soixantaine d'années, mais Linda devait être à une table qu'il ne pouvait pas voir.

Jonas lutta contre la déception. Il ne pouvait pas attendre qu'elle ressorte, la batterie ne tiendrait pas jusque-là. Et puis, Élanion ne pouvait pas rester à cette altitude. C'était beaucoup trop bas.

Jonas désactiva le pilote automatique, passa en commande manuelle et fit remonter le drone. Puis il le laissa graviter un moment autour du restaurant, le temps de réfléchir.

L'établissement était du genre huppé. Donc cher. Pas de ceux où quelqu'un comme Aron aurait pu inviter une fille. Par contre, Sergueï, oui... Lui ou un des riches Américains, Russes ou Arabes qui pullulaient sur le campus. Ou encore ses parents ! Cette pensée le rasséréna. Peut-être les parents de Linda étaient-ils venus lui rendre visite, et ils lui avaient offert une belle soirée pour changer de l'ordinaire ?

Mais oui, c'était ça, forcément, tenta de se convaincre Jonas tout en ramenant Élanion au bercail.

Sauf que lui-même n'y croyait pas.

Son engin sitôt récupéré et mis à charger, il descendit retrouver les Müller. Au bout d'une demi-heure avec eux, n'y tenant plus, il remonta dans sa chambre avec l'espoir qu'en cherchant sur Internet, il trouverait des accus plus performants.